Document generated on 07/14/2025 12:15 a.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

La faille

Amélie Paquet

Number 92, Winter 2007

URI: https://id.erudit.org/iderudit/3026ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Paquet, A. (2007). La faille. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (92), 64–67.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2007

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

La faille
Amélie Paquet

À Gordon Matta-Clark

De l'extérieur, au loin, Catherine apercevait déjà la faille. Il l'avait prévenue la semaine dernière. Le lieu de leur rencontre devait être déplacé. Elle sortait maintenant de la route et approchait avec crainte du bâtiment, dont la fissure s'imposait d'elle-même à son regard. L'édifice, jusqu'alors inconnu de Catherine, était sectionné en son centre. L'aile sud paraissait intacte, bien que la structure entière de l'aile nord confiait son équilibre à une oblique précaire.

Et puis Catherine n'y crut plus. Elle pensa qu'un effet prévu par l'architecte la bernait. Impossible qu'une structure se maintienne debout avec un tel trou. Il ne s'agissait, sans doute, que d'un puits de lumière extraordinaire. Lorsque Catherine serait plus près, enfin le croyait-elle, elle pourrait distinguer le verre à l'origine de l'illusion ou le miroir déformant. Elle se trompait. Rien ne couvrait le vide. Le bâtiment était réellement scindé. L'architecture téméraire, contre toute attente, bravait vraiment un éventuel écroulement.

Approchant du seuil, elle sentait venir l'instant le plus pénible, ce moment où elle devrait pénétrer dans l'édifice. À chaque fois qu'elle se présentait à un rendez-vous, elle craignait toujours que sa mémoire la trompe, qu'elle ait noté la mauvaise journée, la mauvaise adresse, la mauvaise heure. Ses pas se faisaient plus hésitants. Elle préparait d'avance ses réactions : si les occupants du lieu ne connaissaient pas Antoine Cartier, elle devrait se garder d'avoir l'air trop inquiète et s'excuser, avec une certaine indifférence, de sa présence inopportune. Et si Antoine y était mais avait oublié le rendez-vous ? Elle n'avait plus le temps d'y penser puisque déjà sa main avait tourné la poignée.

L'entrée large de l'aile sud offrait d'un coup à Catherine une vue sur ce grand espace ouvert. Derrière la réceptionniste et le bureau des gardiens de sécurité, elle pouvait distinguer la faille. De l'inté-

rieur, au plus près, les nombreux occupants de l'édifice traversaient vers l'aile nord, sans que le trou ne dérègle leur parcours. Les jambes se déliaient certes dans un mouvement plus ample lorsqu'elles arrivaient devant la fente. Elles ne tremblaient toutefois pas. Aucune de ces jambes n'hésitait en franchissant l'obstacle. Catherine le réalisait, cette crevasse ne constituait pas un obstacle. Ce qui représenterait pour elle une enjambée trouble semblait être, pour les occupants du bâtiment, un pas comme les autres, sans heurt.

Alors qu'elle allait s'approcher de la réception pour demander Antoine, elle le vit arriver dans sa direction. « Suis-moi, Catherine. Ils m'ont donné un local vers le fond de ce couloir. » Antoine se tourna vers l'aile nord. Marchant à sa suite, Catherine devinait ce qui l'attendait. Elle devrait à son tour traverser le trou. Malgré ses craintes, il fallait qu'elle enjambe la faille. Elle chercha du réconfort auprès d'Antoine. Elle espérait qu'il accepte d'être son complice, qu'il cède enfin à ses réserves pour dévoiler ce lien qui l'attachait à elle. Il n'en fit rien. Antoine Cartier ne réagissait jamais lorsque Catherine souhaitait qu'il le fasse. Elle le connaissait depuis longtemps. Elle aurait dû être habituée. On se fait difficilement à la médiocrité d'autrui.

Antoine, comme les autres, avançait sans hésiter. Catherine avait l'impression qu'il ne voyait pas la scission entre les deux ailes de l'édifice. Plus elle observait tous ces gens, plus elle s'apercevait que l'ensemble des gestes des occupants niait la réalité physique des lieux. Elle se demandait si le froid de l'hiver pouvait même parvenir à leur faire ressentir la faille. Désormais près de la crevasse, elle craignait qu'on la pousse vers l'intérieur, qu'on l'oblige à tomber. Elle redoutait d'être forcée à connaître l'exiguïté de la béance. Malgré l'éloignement d'Antoine, ses pieds, l'un à la suite de l'autre, étaient parvenus à traverser la fente. Un événement étrange s'était toutefois produit. Catherine était presque certaine que son premier pied, le droit, avait retrouvé le sol le deuxième, peu après le gauche.

Soulagée, malgré la persistance en elle de l'ébranlement, Catherine s'éloigna hâtivement de la crevasse pour rejoindre Antoine qui l'attendait déjà à l'entrée du local. Elle accueillait seule le terme de l'épreuve. Avec son air indifférent, Antoine lui

permettait de rester dans ce bâtiment et l'amenait à considérer sa fuite. Lors de sa première rencontre avec Antoine, elle avait d'abord cru qu'il pouvait être son double. Elle s'était aperçue ensuite qu'elle devait plutôt être sa fille. Descendance illégitime, Catherine avait l'impression de prendre sur elle le poids de leur liaison. Elle devrait engendrer à sa suite. Catherine fut étonnée de le voir clore l'ouverture derrière eux. Antoine Cartier était habituellement un homme prudent. Il ne fermait jamais la porte lorsqu'ils étaient seuls.

« Je voulais vous dire, Antoine, je ne suis pas certaine de pouvoir rester ici plus longtemps. »

Son prénom, elle l'avait prononcé devant lui pour la première fois. Cet « Antoine » discret s'était délogé prudemment de ses lèvres troublées. Elle craignait qu'il emplisse trop brusquement sa bouche. Elle avait invoqué son prénom et continuait toutefois de se borner au vouvoiement, en évoquant leurs rôles, leur cruelle méconnaissance intime. Elle était assise déjà, à cette place qu'elle devait occuper. Debout, tendu derrière elle, il pressait son torse contre le haut de son dos, près de sa tête. Sa phrase resta en suspens. Les doigts de Catherine attaquaient pour enclore, autour de leurs corps, la fugue. Il la menait. Il lui ordonnait la mesure. Un étrange basculement, auquel il ne pouvait que se soumettre, octroyait pourtant le contrôle à Catherine.

À son arrivée, elle avait senti l'humidité des touches où elle devait poser ses doigts. Il voulait la faire réagir. Elle ne lui avait offert en retour de sa provocation qu'un silence et une apparente absence de réaction. L'odeur forte, qui couvrait déjà l'intérieur de ses mains, évoquait pour Catherine l'erreur qu'elle n'avait su voir. Cette réaction manquante confirmait à Antoine qu'elle avait reconnu le fluide qu'il avait apposé pour elle. « J'ai senti ta présence chez moi hier », avait murmuré brutalement Antoine près de son oreille. Le souffle vif sur sa nuque provoqua, malgré elle, un balancement révélateur dans sa réponse : « Je ne connais pas votre demeure. »

Elle ne savait plus s'il s'agissait d'un mensonge. Elle se souvenait d'une chambre qui était peut-être sa chambre. À ce moment précis, elle redoutait pourtant le souvenir et craignait de s'y abandonner. Elle ne devait pas plus céder à l'apparente témérité des

gestes d'Antoine. Tôt ou tard, il se retirerait d'elle. Un lâche, se disait Catherine, à l'instar de tous les autres. Elle le détestait avec plus de violence qu'elle ne saurait en témoigner à tout autre lâche. Elle retrouvait en lui ses propres faiblesses. Catherine souhaitait être en mesure un jour de ressentir à l'égard d'Antoine la même indifférence que, de temps à autre, il lui manifestait.

À l'instant où elle se mit à croire qu'Antoine cherchait réellement à se compromettre, il laissa sortir cette phrase afin de rompre tout contact trop intime entre eux : « Tu manques de pratique, Catherine. Reprends. » Elle reprit. L'odeur devenait oppressante. Ses doigts mouillés filaient sur les touches. Elle reprit bien qu'elle ne songeât qu'à le gifler, à lui cracher au visage. Non, pensa Catherine, ces ripostes trop féminines n'étaient pas pour elle. Catherine voulait le marquer, mettre ses doigts déjà souillés dans son sang. S'il s'amusait dans ses petits jeux d'approche et de fuite, elle s'en lassait. Près de la frontière du risque, Antoine ne faisait que s'exciter par cette tension. Elle ne pouvait pas compter sur lui. Même si leur lien devenait un jour plus puissant, il chercherait toujours à se préserver. Antoine Cartier ne se laissait pas envahir par les corps étrangers.

« Très bien. On se revoit la semaine prochaine au local habituel. Répète ce morceau. »

Sans même prendre la peine de bredouiller une salutation, elle quitta la pièce. Catherine avait toujours éprouvé de la difficulté face aux mots que l'on prononce par habitude, par dépit d'en dire de plus importants. Elle marchait vers l'aile sud. Elle ne voyait plus la faille. Perdue dans ses réflexions, elle avait peut-être dépassé la crevasse sans s'en rendre compte. Elle voulait se retourner pour en être certaine. Elle eut peur soudain en se rappelant ce qui arrive dans les Écritures à ceux qui se retournent. Elle prit le risque. À l'arrière, elle n'apercevait aucune crevasse entre les deux ailes du bâtiment. Elle reverrait Antoine la semaine prochaine dans un autre endroit. En arrivant chez elle, Catherine se laverait les mains, pour faire semblant que ses traces pouvaient s'effacer.